



L'AXE VALENCE – NAPLES

La Divine Traduction



Illustration de Botticelli

Qui connaît Andreu Febrer ? Qui sait qu'au début du XV^e siècle il a traduit La Commedia au Catalan en *terza rima*¹? Pas grand monde ; quelques studieux et autres étudiants de philologie catalane. Le nom d'Andreu Febrer n'est pas connu du public – même catalan - comme pourrait l'être celui d'Ausias March ou plus près de nous Joan Maragall. Et pourtant... ils lui doivent tous quelque chose : ils lui doivent d'avoir ouvert la voie de l'écriture de poésie en vulgaire catalan. D'avoir été le premier à délaisser le modèle provençal au profit d'un catalan poétique qu'il a, en quelque sorte, inventé. Et ceci avec une démarche apparemment paradoxale : Febrer a écrit une bonne quantité de poésie originale dans la plus conventionnelle des recettes provençales, et donc de ce côté rien à signaler ; par contre, plus tard, dans une autre étape littéraire de sa vie, il entreprend la traduction de la Commedia de Dante dans une approche méthodologique tout à fait nouvelle². Febrer fit partie de la chancellerie royale sous Martí I puis sous Alfons V. Les tâches propres de son poste l'amènèrent à diverses missions en Italie où il eut l'occasion de s'imprégner de la nouvelle culture et de se procurer des manuscrits de la Commedia. Pourquoi Febrer a décidé de translater la Commedia ? Il a deux raisons possibles pour traduire la Commedia : 1) c'est le seul moyen d'assimiler ce quelle dit.

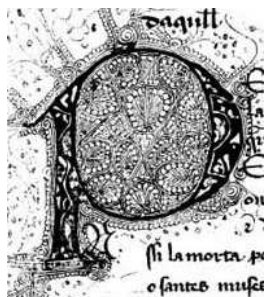
¹ Tercets hendécasyllabes

² Y después se pone aquí en Sant Cugat del Vallès a traducir la *Divina comedia*, y la traduce de un modo francamente maravilloso. La han criticado mucho, pero yo encuentro que no lo merece, a pesar de que recurre a italianismos. Traducir la *Divina comedia* en verso en 1429 es extraordinario. Me acuerdo una vez en Catania (Sicilia) hablando de la traducción de la Divina Comedia de Febrer, leí en catalán varios cantos. Con estupefacción de los italianos, porque oían la *Divina comedia* pero en una lengua extraña, en una lengua que les recordaba el siciliano. Es un gran acierto porque la traducción de la *Divina comedia* de Enrique de Villena al castellano es ilegible. – *Martí de Riquer*.

2) pour la mettre à la portée de l'environnement culturel de la langue de destination. Il apparaît que Febrer fut sensible à ces deux motivations et fit de cette traduction un exercice littéraire qu'il voulut présenter à ses contemporains illustrés.

A l'heure d'affronter la traduction de la Commedia il y a deux options : l'option facile consiste à se lancer dans de longues paraphrases pour essayer d'explicitier la multiplicité de connotations impliqués dans chaque vers du Dante, ou bien si l'on s'essaie a une traduction en vers en respectant la longueur de l'original, la tentation est de simplifier et de rendre plus « clair » ce qui ne l'est pas dans l'original en abandonnant sur le chemin toute un traînée d'allusions, implications et autres évocations de l'original Dantesque. L'option difficile est celle de la fidélité au discours original ; en général on parle à ce sujet de « littéralité » mais il faut comprendre cette littéralité non tant appliquée aux mots en eux-mêmes qu'à la syntaxe qui les lie, et en particulier au respect des temps verbaux et de l'utilisation des pronoms.

Il est évident que Febrer a pris l'option difficile¹, l'option de la fidélité à outrance, coûte que coûte, même si c'était au détriment de la prosodie. Ainsi on lui a reproché sévèrement ses manquements quant au compte de syllabes et quant aux rimes parfois peu réussies. C'est sans comprendre que le souci de fidélité devait l'emporter sur toute autre considération. Febrer était, certes, dans une position privilégiée qui lui a permis d'être l'unique a relever le pari : Il connaissait l'ambiance littéraire italienne, son temps était relativement proche de celui de l'original et, surtout, le catalan qu'il avait à sa disposition était une des langues le plus proches possibles du Toscan de Dante et comme celui-ci dans un état assez fluide pour pouvoir forcer certains aspects de la syntaxe et du lexique à fin de se rapprocher de l'original. Ce sont encore là, tous, des reproches qu'on lui fait toujours à l'heure actuelle à Febrer : syntaxe forcée, italianismes, néologismes, dérivations imprévues... Toujours par une critique routinière, mécanique, qui rate l'essentiel au profit de l'accessoire. Ces présumés défauts, parce qu'il a osé les commettre, sont devenu les qualités qui ont permis à Febrer de triompher là où tant d'autres ont échoué. La scène littéraire est pavée de traductions horribles, banales, sans intérêt de la Commedia. Pour en mentionner quelques unes citons en catalan celle de Josep M^a de Segarra dont le souci « d'arranger » l'original donne des résultats catastrophiques. En Français la traduction de Jacqueline Risset me semble fade et dénouée des aspérités qui font pourtant une des caractéristiques marquantes du texte de Dante. Si le lecteur Français ne lit que la traduction de Risset il peut se poser des questions sur les fondements de la célébrité de l'œuvre. Il est, en fait, probable qu'il ne soit pas possible de traduire la Comédie dans un langage Français contemporain avec un minimum d'intérêt. A mon avis, la traduction de Longfellow, faite avec cet anglais biblique « anachronique » dont se servent parfois les poètes de cette langue, est la traduction qui tient mieux la route, par rapport aux qualités de l'original, parmi celles que je connais. Voici le début du Paradiso :



*The glory of Him who moveth everything
Doth penetrate the universe, and shine
In one part more and in another less.*

*Within that heaven which most his light receives
Was I, and things beheld which to repeat
Nor knows, nor can, who from above descends;*

¹ Trad. completa en tercetos: primera de esta naturaleza en Europa. Cada canto va precedido por un resumen del argumento. Santillana elogió la trad., que llegó a conocer tarde, después de haberla citada de oídas; posteriormente los juicios se han dividido y algunos han criticado el exceso de italianismos, muy frecuente en las traducciones catalanas del siglo XV, verbum pro verbo. Hay, sin embargo, numerosas soluciones felices y, aun dentro de la monótona cadencia, un intento nada común de mantener el ritmo. - *Projecto Boscan*

Je dois avouer que lorsque j'ai imaginé de composer ce Canon bizarre, une des premières œuvres qui m'est venu à l'esprit est cette traduction de la Commedia par Andreu Febrer. Voici qu'il se trouve qu'à un moment donné, vers 2000, il m'est venu l'envie de lire la Commedia. Je me suis muni donc de la traduction de Segarra, pensant qu'avec la traduction et l'original placé en bas de page, moyennant une lecture parallèle je viendrais à bout de la pièce d'une manière convenable. Assez tôt je me suis aperçu, malgré mes insuffisances en Toscan ancien, que l'original et la traduction divergeaient bien plus de ce que ne semblait admissible et que si bien je ne comprenais pas toujours bien l'original, la traduction ne m'était pas d'un grand secours car elle parlait d'autre chose. Je considérais alors que si je voulais comprendre ce que Dante avait écrit le seul moyen était d'en essayer une traduction. Je me suis lancé donc sur le *Paradiso*, une partie peut-être pas aussi populaire que *l'Inferno* mais qui m'avait séduit par le côté mystique qu'elle transpire. Il m'a semblé que si je ne voulais pas tomber dans les travers de Segarra la seule stratégie possible était de m'efforcer de coller le plus près possible du texte de Dante, même lorsque celui-ci force la grammaire et surtout ne pas essayer de lever les ambiguïtés que l'original présente si souvent. Ne pas prendre la torche pour éclairer sauvagement les « sfumature » du texte Dantesque. Ainsi au bout des deux ans je suis arrivé au sommet du *Paradiso* où se trouve

l'amor que mou el sol i els altres estels.

Je fournis ci-après le début du Canto V dans la traduction de Febrer vis-à-vis de l'original, puis dans un similaire montage parallèle vous trouverez la traduction du Canto I du *Paradiso* par Febrer d'une part, par moi-même d'autre part. Vous pourrez constater combien les solutions de traduction de Febrer sont justes et efficaces, puis combien ma traduction, alors que je ne connaissais pas celle de Febrer avant de la terminer, se rapproche de celle-ci mettant de manifeste, me semble-t-il, une communauté de stratégie, de parti pris de traduction si vous voulez.



CAPÍTOL V (Febrer)

en lo qual tracta del segon cercle d'infern, on se ponex lo peccat de la luxúria

Pel primer cercle axí devallé
baix al segon, qui menor loch tenia
e de tant plus dolor e més gay té.

Estech Minòs, q· horiblement fremia,
examinant les colpes en la entrada;
jutga e mana segons que s'i senyia.

Jo dich après que l'ànima malvada
li ve denant, comta sa greu offassa;
e-ll jutgador de tota greu arada

guarda qual loch d'infern la ha conquesta;
e ciny-çe entorn la coha tantes voltes
quans graus él voll en infern sia mesa.

Enpertostemps n'estan denant ell moltes;
van una après d'altra al juý del mal,
dién e oén, e pux són jus revoltés.

«O tu qui véns al dolorós hostal»,
cridà Minos a mi dret regardant,
lexant l'acte de tant oficial,

«garde com vas e de qui fies tant,
que no t'engan l'amplesa de l'entrar.»
E lo meu duch dix-li: «Què vas cridant?

No m'empatxes lo seu fadal anar,
qu· axí ·s vol lla on és tot lo poder
de quant se vol. No-t cal pus demanar.»

Lors començen devant mi a parer
de gran dollor los cants; e són vengut
là hon molts plants me fan l'oyr perder.

Jo fuy en loch de tota claradat mut,
qui mugia co-l mar fa per tempesta,
si de contraris vens és combatut.

L'aura infernal, fort, qui may no s'arresta,
los spirits mena ab tan gran rapina
que remenant e firent los molesta.

Quant se ·justen denant la gran ruïna,
lla són los plants, los crits, l'odulament;
blastóman là tots la virtut divina.

Jo entessí qu· en aquest greu turment
eren fdapnats los peccadors carnals,
qui la rahó sotsmeten al talent.

CANTO V (Dante)

Così discesi del cerchio primaio
giù nel secondo, che men loco cinghia
e tanto più dolor, che punge a guaio.

Stavvi Minòs orribilmente, e ringhia:
essamina le colpe ne l'intrata;
giudica e manda secondo ch'avvinghia.

Dico che quando l'anima mal nata
li vien dinanzi, tutta si confessa;
e quel conoscitor de le peccata

vede qual loco d'inferno è da essa;
cignesi con la coda tante volte
quantunque gradi vuol che giù sia messa.

Sempre dinanzi a lui ne stanno molte:
vanno a vicenda ciascuna al giudizio,
dicono e odono e poi son giù volte.

«O tu che vieni al doloroso ospizio»,
disse Minòs a me quando mi vide,
lasciando l'atto di cotanto officio,

«guarda com' entri e di cui tu ti fide;
non t'inganni l'ampiezza de l'intrare!».
E 'l duca mio a lui: «Perché pur gride?

Non impedir lo suo fatale andare:
vuolsi così colà dove si puote
ciò che si vuole, e più non dimandare».

Or incomincian le dolenti note
a farmisi sentire; or son venuto
là dove molto pianto mi percuote.

Io venni in loco d'ogne luce muto,
che mugghia come fa mar per tempesta,
se da contrari venti è combattuto.

La bufera infernal, che mai non resta,
mena li spirti con la sua rapina;
voltando e percotendo li molesta.

Quando giungon davanti a la ruina,
quivi le strida, il compianto, il lamento;
bestemmian quivi la virtù divina.

Intesi ch'a così fatto tormento
enno dannati i peccator carnali,
che la ragion sommettono al talento.

Paradiso I (Andreu Febrer)

2 La gloria d'aquell qui mou quant es
3 per l'univerç penetra e respren
4 en una part menys e en altra mes.

4 Al çel qui plus de la sua lum pren
5 fuy yo, e viu tals coses que redir
6 no sap ni pot qui de llasus dexten;

7 car acostant se prop del seu desir
8 l'enteniment nostre-s proffunda tant
9 que la memoria no-l pot seguir.

10 E verament tant quant del regne sant
11 en ma pensa jo pore fer tresor,
12 ara sera materia al meu quant.

13 Bon Apollo, a aquest darrer lavor
14 fe mi vas fet de ta valor axi,
15 com tu requers a donar l'amat llor.

16 De Parnaso la un jou fins assi
17 me fon assay; mas ara amb amendosos
18 m'es ops entrat al rench qui resta a mi.

19 Entre al meu pitz spirant dons infusos,
20 axi com fist quant Marcias levest
21 del foure dels seus membres presumtosos.

22 O divinal virtut, si-m fas tal prest
23 tant que l'ombra d'aquell regne beat
24 signada en lo meu cap jo manifest,

25 veuras venir me al teu arbre amat,
26 e coronar de les fulles per ver
27 que la materia e tu-m fara dignat.

28 Si tard se-n cull, o pare vertader,
29 per triumphar o cesar o poeta,
30 culpa e vergonya de l'human voler,

31 car parturit gran goig alt en la leta
32 delfica deitat deu bella fronda
33 peneia, quand algu de ssi asseta.

34 Poqua vospira gran flama segonda:
35 apres de mi forsan ab mellors veus
36 se preguara Cirra perque responda.

37 Ix als mortals per moltes parts e veus
38 l'alta calor del mon; mas cert d'aquella
39 qui quatre cercles ajusta 'b tres creus,

40 ab millor cors e ab millor estella
41 conjuncta ix, e la mundana cera
42 a son modo mills temprà e segella.

(Ibn Carol)

La glòria d'aquell que tot ho mou
per l'univers penetra i respren
en alguns llocs menys i en altres més.

En el cel que més pren de la seva llum
vaig jo anar, i veié coses que redir
ni sap ni pot el que d'allà baixa;

perquè acostant-se al seu desig,
el nostre intel·lecte s'aprofundeix tant,
que darrera la memòria no'l pot seguir.

Certament tot lo que jo del regne sant
en la meva ment vaig poder atresorar,
serà ara matèria del meu cant.

O bon Apollo, a l'últim treball
fes-me del teu valor tal bon vas,
que em doni l'estimat llorer.

Fins aquí una carena del Parnàs
m'era prou, mes ara amb les dues
em cal entrar a la palestra que queda.

Entra ne'l meu pit, i inspira't
com quan vares treure Marcias
de la veïna dels seus membres.

O divina virtut, si te'm vols lliurar
al punt que l'ombra del sant regne
signada ne'l meu cap jo manifesti,

em veuràs venir al teu arbre dilecte,
i coronar-me llavors d'aquelles fulles
de què la matèria i tu em féreu digne.

Si rares vagades, pare, se'n cullen
per triomfar un cèsar o un poeta,
es culpa i vergonya de l'humà voler,

que hauria de parir goig sobre joia
Dèlfica divinitat la branca
pennea, quan algú n'assedega.

A petita espurna segueix gran flama:
tal volta darrera meu amb millors veus
es pregarà perquè Cirra respongui.

Apareix als mortals per diverses esclètxes
la llampada del món; mes aquella
que quatre cercols ajunta amb tres creus,

amb millor còs i millor estella
surt conjuntada, i la mundana cera
més al seu modo tempera i segella.

Un amour sans cause

Introduire Ausias March dans un Canon de la littérature catalane n'a rien d'original. March est, avec Llull, une des figures qui ont le plus de retentissement national et international de cette culture. Il est un indiscutable. Il est de toutes les anthologies, manuels, etc. Tout le monde qui a eu un contact quelconque avec la culture catalane a entendu parler de lui. Je ne prétends pas apporter une analyse littéraire dont je n'ai pas les moyens. Il y a les éditions de Pagés, les essais critiques de Joan Fuster et les études de Joan Ferrater - qui y a consacré sa vie, et d'Archer¹.



Il y a cependant certains aspects de la biographie de March qui me plairait d'amener sur le papier. March appartenait à la caste de la noblesse de la Couronne d'Aragon. Mieux, il faisait partie du cercle proche du roi, en particulier d'Alfonso V auquel il a prêté des services appréciables et appréciés de ce dernier. Il n'a pas eu de problèmes pour prendre une partie active dans des expéditions de guerre en Afrique du Nord – Tunis, Djerba et Sicile. En guise de récompense il a obtenu ou élargi des droits feudaux² sur certains territoires. Il y avait donc un certain nombre de villages dont la population lui était assujettie, et une partie importante de cette population c'étaient des musulmans³ –

des moros comme il dit lui-même. Au moment de sa mort, en lisant son testament on apprend qu'il avait plusieurs esclaves, hommes et femmes et même qu'il avait eu un enfant avec une esclave. En principe, rien à dire à tout ceci, c'étaient les usages de la société de l'époque et March n'a fait rien d'autre que de profiter des avantages inhérentes à sa caste. Rien à dire, mais si l'on a en tête ces circonstances lorsqu'on lit la poésie de March, ça fait drôle.

Lire la poésie de March, dis-je : autant il est certain que March a une célébrité médiatique – toutes proportions gardées- autant il me serait difficile de m'engager sur le nombre de personnes qui l'ont réellement lu⁴. Lire, je veux dire dans l'intention de comprendre ce qu'il dit. La plupart des gens, ce qu'ils ont retenu, ce sont les premières lignes du poème « Veles e vents » (XLVI) mis en musique par Raimon – mais attention ! Raimon est un professionnel, un philologue de formation. Et probablement c'est ce qu'il faut être si l'ont veut aller un peu plus loin dans la lecture:

Veles e vents han mos desigs complir

Veles e vents han mos desigs complir

faent camins dubtosos per la mar.

Mestre i ponent contra d'ells veig armar:

xaloc, llevant, los deuen subvenir,

¹ Ferrater et Archer ne pouvaient pas se blairer. Ils ont eu des polémiques carabinées.

² Un de ces droits était le droit de justice et de lever des potences – c'est-à-dire de pendre des gens.

³ Actuellement, on ne connaît pas la localisation exacte de Jalón del lugar donde se asentaba Benibéder, pero sí se sabe que en el siglo XV estaba habitado por musulmanes que se regían por costumbres y usos propios denominados Çuna e Xara, y que Ausiàs March juró respetarlos cuando tomó posesión de la herencia de su esposa.

⁴ Moi je lu avec une certaine attention les poèmes XXX, XXXI et XXXII

*ab llur amics lo grec e lo migjorn,
fent humils precés al vent tramuntanal
que en son bufar los sia parcial
e que tots cinc complesquen mon retorn.
Bullirà el mar com la cassola en forn,
mudant color e l'estat natural,
e mostrarà voler tota res mal
que sobre si atur un punt al jorn.
Grans e pocs peïxs a recors correran
e cercaran amagatalls secrets:
fugint al mar on són nodrits e fets,
per gran remei en terra eixiran.*

Fuster parle des difficultés du style de March :

« Si una poesia lírica pot ser qualificada de "mínimament lírica" -segons l'accepció etimològica d'aquest darrer mot-, aqueixa poesia és, sens dubte, la d'Ausiàs March: a penes és cant, en efecte. La violència sintàctica, el desdeny de qualsevol mol·lície musical, la incapacitat d'articular la frase en un fluir amistós, li donen una configuració esquerpa i enrarida.... »

« Fatigós i fort, aspre i subtil, és el llenguatge -l'estil- d'Ausiàs March,... »

« Ausiàs no posseeix el do de la paraula musical, de la forma graciosa, de l'abundància decorativa. »

Archer de son côté signale que March écrivait un catalan qui sonnait déjà archaïque pour son époque. Une mixture qu'il s'était fabriqué à partir de ses lectures de troubadours et d'italiens contemporains. Bien qu'il se soit radicalement écarté des manières des troubadours – à ce qu'on dit, on parle à son sujet de *trobar clus*, d'une poésie sur la ligne d'Arnaut Daniel¹.

Quelles qu'elles en soient les raisons, un examen attentif du fragment ci-dessus met tout suite en évidence la difficulté de se mesurer avec la poésie de March. Ici, l'image de ses désirs menés par *Veles e vents* dans une mer agitée de tous les côtés n'est pas toujours facile à suivre. On y trouve, par exemple ce fragment étonnant :

*Jo só gelós de vostre escàs voler
que, jo morint, no meta mi en oblit.
Sol est pensar me tol del món delit,
car, nós vivint, no creu se pusca fer:
après ma mort, d'amar perdau poder
e sia tots en ira convertit.*

Dans lequel March se soucie du fait que l'éventualité de sa mort puisse être cause d'oubli de la part de l'objet de son amour, ce « vos » vague et brumeux qui n'est jamais adressé avec le mot « dona » dans ce poème. C'est, d'ailleurs, un mot rare dans toute la poésie de March. Il y a, indéniablement, des larges zones d'ombre qui planent sur l'objet et la nature de l'amour

¹ Girolamo : Tornant precisament a Ausiàs March, és clar que la seua relació amb els trobadors està condicionada per una jerarquia de valors i de preferències fixada pels seus contemporanis i que, esquemàticament, es pot resumir en la predilecció per la línia arnaldiana, que havia tingut en Raimbaut d'Aurenga el seu gran fundador, i en Dante Alighieri el seu gran hereu.

« chanté » par March. Il est mon impression que des recherches devraient être menées quand aux sources littéraires de l'amour chez March. Il ne suffit pas de se cantonner à mentionner les troubadours, Petrarca et les Petrarquistes. Peut être pourrait-on se pencher sur la tradition mystique...



Ce qui m'a porté, cependant, à inscrire March dans ce canon est la grande influence qu'il eut dans la modernisation de la poésie Castellane à travers de Joan Boscà (ou Boscan). Boscan, un catalan écrivant en castillan, fut un propagateur dévoué de la poésie de March en Espagne où elle atteignit Garcilaso, le Marquis de Santillana et Gutiérrez de Cetina.

C'est pour cette raison que je me plais à reproduire dans ce canon extroverti la première page de la célèbre traduction de la poésie de March au castillan par Baltasar de Romani, éditée en 1539.

Les frontières d'un Empire: Tirant lo Blanch



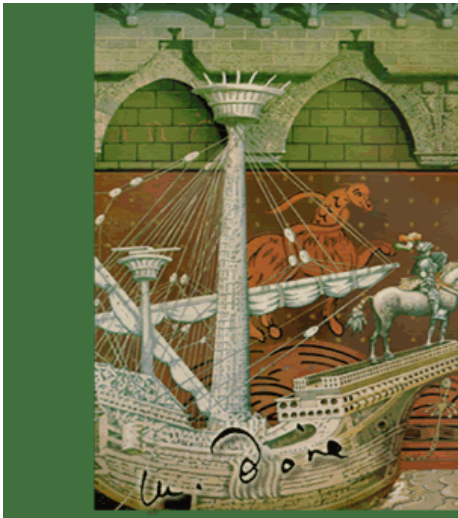
Le *Tirant lo Blanch* n'a pas besoin de présentation. Il est un point de repère dans la constitution du roman occidental¹. La aussi, encore, il n'est pas nécessaire de répéter des analyses littéraires existantes en grand nombre. Je voudrai plutôt placer l'œuvre dans son contexte géographique. *Tirant lo Blanch* est l'oeuvre dont on dirait que le but est d'explorer les frontières de l'Empire Méditerranéen Catalano-Aragonais. Les frontières physiques, je veux dire, car tous les territoires où à un moment donné il y a eu présence catalane sont là: La Sicile, l'Empire Grec, le Maghreb, Rhodes (manquerait la Sardaigne). L'empire catalan, entendons nous, n'était pas une organisation fortement centralisée mais plutôt ce qu'on appellerait maintenant une structure en réseau, une "web".

Le cadre politique de ce XV^e siècle était celui de la nouvelle dynastie des Trastámara lesquels, contrairement à ce qu'on dit, n'ont pas délaissé la Couronne d'Aragon au profit d'une orientation pro « castillane ». Voici ce qu'on dit dans un manuel de littérature catalane :

“La desaparició de la dinastia catalano-aragonesa un cop mort sense successió Martí I l'Humà va suposar l'aparició de la dinastia dels Trastámara amb motiu del compromís de Casp (1412) L'adveniment dels Trastámara venia acompanyat de la introducció del Castellà com llengua de la cort. Ferran II contribuí a bastament a la vinculació de la corona catalano-aragonesa a la Corona de Castella.....”

¹ Car *Tirant le Blanc* marque assurément un jalon important dans la création du roman européen moderne. - Wikipedia

C'est tout un jeu de demi-vérités dans un but partisan. En admettant que Ferran II soit ce roi pernicieux qui aurait amené la déchéance de la Couronne d'Aragon, il n'a commencé à régner qu'en 1479, et donc le siècle d'or de la littérature catalane avec Ausias March, Andreu Febrer, Rois de Corella et le même Joanot Martorell eut lieu sous les Trastámara et en particulier sous le long Règne d'Alfons V. Alfons était lui-même un amateur de la culture, et s'il est vrai qu'il s'est beaucoup intéressé à l'Italie et qu'à partir d'un certain moment (1442) il s'est établi avec sa cour à Naples et il n'en a plus bougé, il est aussi vrai qu'il a laissé les affaires « continentales » dans les mains de sa femme la Reine Maria en fonctions de Régente dont la gestion n'est pas critiquée : Pendant cette période on dit que Valence était une des villes le plus prospères de la Méditerranée occidentale. Tous les personnages cités ont bénéficié des faveurs économiques et autres du roi Alfons.



Martorell était un petit noble de la région de Gandía comme Ausias March et un peu plus jeune que lui. Son statut et ses relations auraient pu lui fournir l'occasion de voyages ; dans quelle mesure Martorell a connu les endroits dont il parle ? Il semble prouvé qu'il a été à Naples et on peut se demander s'il n'a pas participé en 1424 à une expédition contre l'île de Djerba à laquelle participa Ausias March¹. Il aurait pu ainsi connaître de première main les territoires où se déroule un épisode important du Tirant, le Magrib. C'est sur cet épisode que je veux me focaliser. Gandia était, nous l'avons dit, une zone où une grande partie de la population étaient de musulmans, et donc Martorell en quelque sorte réalisait une partie de ses activités en contact avec cette communauté .Il a été même accusé d'avoir attaqué à la

tête d'une bande de maures un convoi de marchands castillans et d'en avoir tué un. Tout ceci, cependant, ne le porte pas à des positions nuancées faisant preuve d'une certaine compréhension. Au contraire il étale une vision radicale antimusulmane dans laquelle se mêle l'agressivité conquérante vis-à-vis du Magrib qui était de mise dans la cour catalane, et le rêve de conversion poursuivi par Ramon Llull. Ce phantasme que Llull a essayé de transposer dans la réalité historique sans succès, Martorell l'a transposé dans la réalité virtuelle de la fiction avec, bien entendu, beaucoup plus de réussite².

Voici ensuite deux fragments qui illustrent cette situation³ :

Dans le premier Tirant est confronté au Roi de l'Inde Mineure auquel après être mis en difficulté et blessé il va feindre la tête en deux d'un coup de hache (page suivante).

¹ Pel final de l'any 1424 Ausiàs March s'incorpora a l'estol manat pel comte Frederic de Luna, que combaté els pirates de les aigües de Sicília i del nord d'Àfrica i que atacà l'illa de Djerba.

² La geografia del nord d'Àfrica que ofereix el Tirant respon, en gran part, a una realitat dels segles XIV i XV. Però tot aquest realisme geogràfic se'n ve sorollosament a terra així que Tirant evangelitza tot el Nord d'Àfrica. Martorell atorga al seu protagonista una extraordinària i fantasiosa labor missional, en la qual recull un anhel del seu ambient (web Mag poesia).

³ Edició de Marian Aguiló

CAPITOL CCCXX.

*La oracio que fa lo Rey de la menor India
a la sua gent.*

O amichs e germans meus, e singlarars en lart de caualleria! la major riqueza que hom pot posseir en aquest mon es la honor, e perço vos vull pregar que tots me vullau seguir aquesta vegada, per que yo puga venjar la vergonya que aquests reprovats de crestians a mon germa han feta. E lo crit ab la honor sia tan gran que sol vn punt nons puguen tenir cara: e pendreu ne tants com yon metre per terra, e seran tants que ab fatiga gran los poreu cullir! E eren venguts ab les aljubes dor molt luents, e pujaren tots prestament a cauall, e deuellaren deuers los crestians e ab molt grans crits com a homens enrabats entraren dins la batalla: e en poca hora vereu anar per lo camp caualls sens lurs senyors. Com Tirant hague rompuda la lança, posa la ma en la petita acha, e a cascun colp que daua, de mort o de alefiat scapar no podia. Los dos Reys se acostaren tant a Tirant que a punta de spada lo nafren. Tirant quis senti nafrat dix: O tu Rey quim has nafrat de mort segons la gran dolor que fent! mas ans que yo vaja als inferns tum feras primer misfatger quem obren la porta, car yo ti fare prestament anar. E feril

La description de la scène de bataille ci-dessus est un très bon exemple pour mettre en évidence la similitude avec des scènes du même type dans les chroniques de Muntaner – lui avait réellement combattu à Djerba. La dette vis-à-vis de Muntaner est patente, et au delà de celui-ci on pourrait arriver à l'Homère de l'Iliade – je crois : considérons si non la manière dont les combattants s'interpellent pendant la bataille ou le réalisme un peu gore des blessures qu'ils s'infligent.

Ce fragment nous permet de constater, aussi, qu'à côté de villes et contrées réelles du Magrib telles Tremicen, Bougie, Tunis, apparaissent des désignations vagues comme cette Minor

India¹ qui se trouve quelque part dans l'orient mais que les écrits de l'époque n'identifient jamais avec précision.

Dans le deuxième fragment ci-dessous, le Roi Scariano² séduit par les exploits de Tirant décide de se convertir au christianisme, lui-même et toute son armée :

tuos Capita creftia he rebudes moltes gracies: la primera, quem ha tret de prefo e pofat en libertat: la fegona, quem ha instruyt en la fanta fe catholica, per tal forma que yo tinch noticia verdadera com la fefta de Mafomet es molt falsa e reprouada, e tots los qui en ell crehen van a total destruccio e dampnacio: per queus prech eus man com a bons vaffalls e germans vos vullau batejar ab mi, e fer me companyia: e fiau de mi, que a carrech meu e de la mia anima vofaltres rebau lo fanct baptilme en faluacio de les vofres animes. E los quis delliberaran de batejar fe nos moguen: los qui nos volran batejar buyden la plaça, e façen loch als altres que vendran. E dites aqueftes paraules lo Rey fe despulla en camifa en prefencia de tots, e Tirant lo porta a la conqua, e aquil bateja, lanfant li vn picher daygua fobre lo cor, dient: Rey Scariano, yot batege en nom del Pare, e del Fill, e del fant Sperit. Apres Tirant bateja quasi tots los presoners, perço com los demes eren parents del Rey ben acostats. Apres fe batejaren dos capitans qui ab tot lur linatge reberen lo fant baptilme: lo vn linatge fe nomenaua de Bençarag, e laltre de Capçani, e en aquell dia foren batejats per la ma de Tirant passats .vj. milia moros. Los altres restaren per a lendema e per als altres dies fins que tots fossen creftians: e poch foren los qui fen anaren, e dels mes royns, los qui nos volgueren batejar. Apres dix Tirant al Rey: Senyor, en lo temps que la

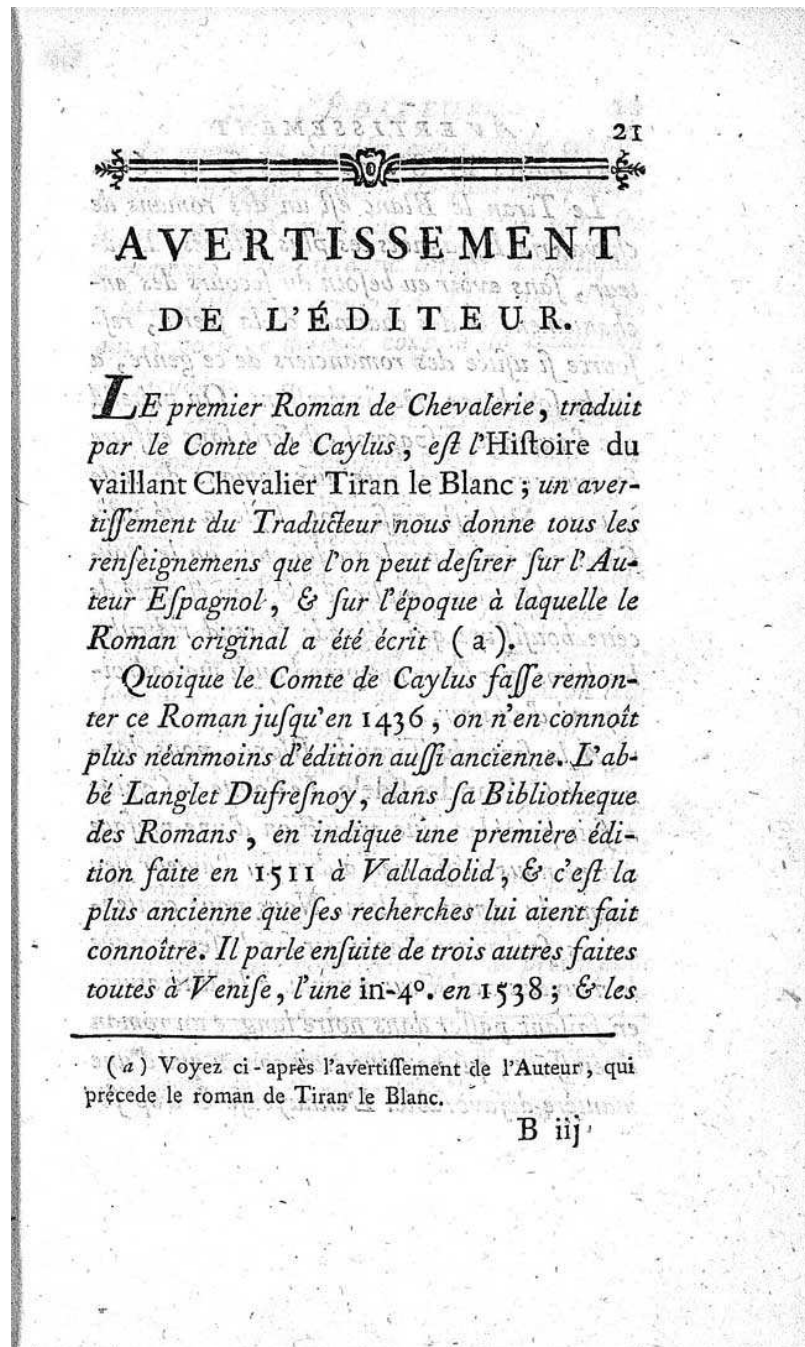
¹ Y, sin duda, se desconocía mucho de esos tres continentes cuya existencia se admitía en los siglos medievales; los mejor informados conocen los Estados, pueblos, ciudades y ríos de Europa, entre el Mediterráneo y el Báltico. De África, aparte del Magreb y Egipto, se ignora casi todo hasta mediados del siglo XV (Etiopía, Sudán, Guinea eran nombres de contenido impreciso). De Asia, las cruzadas dieron a conocer lo más cercano; en Septentrión se situán vagamente los reinos bíblicos de Gog y Magog. Hacia el Este y el Sur se extienden las regiones imprecisas denominadas “Las Indias: *La India Mayor, que corresponde a la península indostánica; la India Menor, más o menos Indochina; la India Meridiana, que va de Irán a Abisinia, a orillas de un Océano Índico que se considera un “mar cerrado”*. Une étude des noms de lieu et des noms de personne cités dans le Tirant serait bien interesante.

² Askari signifie « soldat » en arabe

Mettons le *Tirant* dans le Canon, d'une part comme porte parole de l'ambiance « Impériale » qui baignait la cour Alphonsine ; d'autre part en tant que témoin à charge, car l'attitude que s'y reflète, synthétisée dans ces deux fragments, ne s'est que trop perpétuée jusqu'à arriver à nos jours.

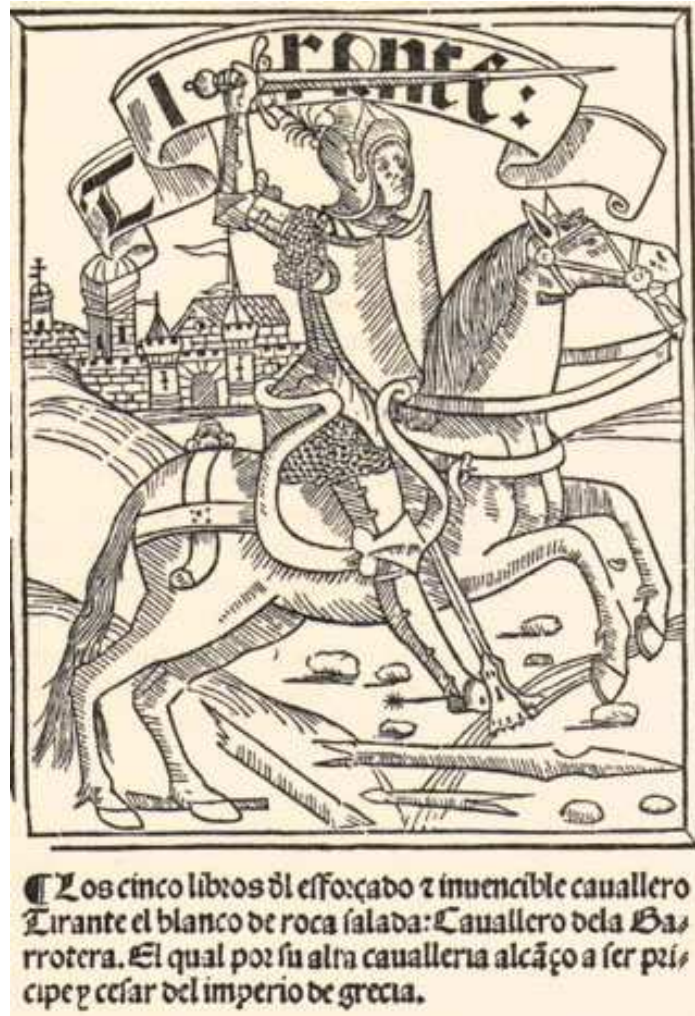
Pour montrer jusqu'à quel point le *Tirant lo Blanch* a contribué au prestige international de la littérature en catalan laissez-moi ajouter quelques pages des premières traductions de l'œuvre chez nos voisins :

Voici la traduction au Français du *Compte de Caylus*¹ datée de 1737 :



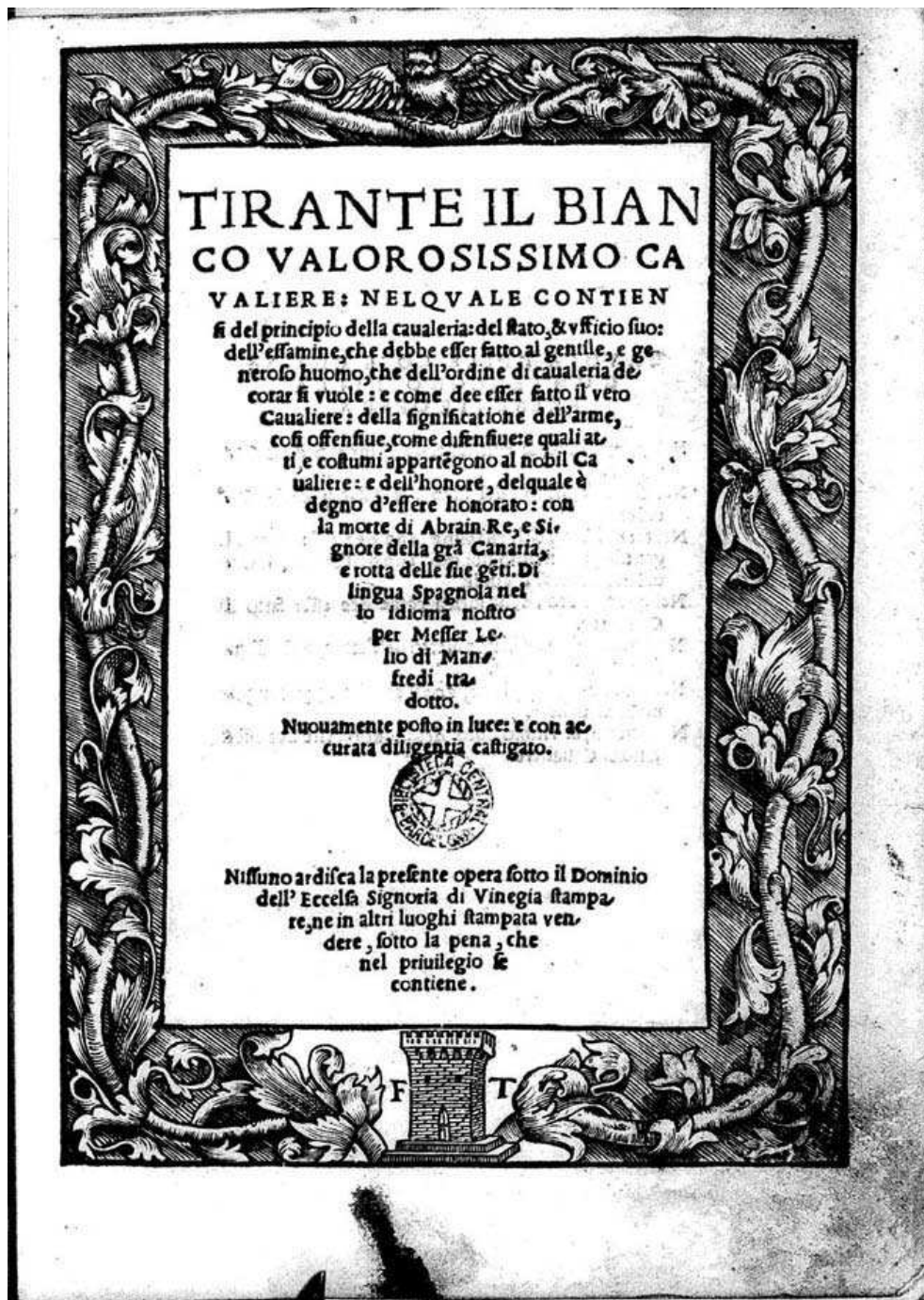
¹ Le *Compte de Caylus* (1692 – 1765) fut un érudit et artiste contemporain des Lumières qui a touché avec pertinence beaucoup de matières, dont la personnalité mérite d'être mieux connue.

La traduction au Castillan fut la première des traductions, très tôt au début du XVI^e siècle. Il ne pas nécessaire de s'appesantir ici sur les commentaires élogieux sur le Tirante insérés par Cervantes dans son Quixote mais ils en disent long sur la réputation déjà acquise par ce roman.



Los cinco libros del esforçado cavallero Tirant el Blanco de Roca Salada, Valladolid, Diego de Gumiel, 1511

La traduction à l'italien *Tirante il bianco* (1538), traduction de Lelio Manfredi, Venise, fut la première en dehors de la péninsule Ibérique. Pour une fois, et à contrecourant du flux normal, dans cette occasion ce sont les italiens qui s'intéressent à la production littéraire catalane.




Un exemplaire de chacune de ces trois traductions doit être exposé dans ce canon multiforme à côté de l'édition originale.



[Cette noble ville tombera un jour dans une grande décadence à cause de la mauvaiseté de ses habitants. Et cela parce qu'elle sera peuplée de gens de moult nations; s'étant mélangés, ils auront donné naissance à une si triste engeance que le fils ne fera pas confiance à son père, ni le père à son fils, ni le frère à son frère. Cette noble cité aura alors à subir, selon Élie, trois malheurs: le premier causé par des juifs, le deuxième par des maures, le troisième par des chrétiens qui ne le seront pas de naissance; c'est à cause d'eux que cette ville souffrira dommages et destruction.]

Jordi de Sant Jordi

Entre deux rivages

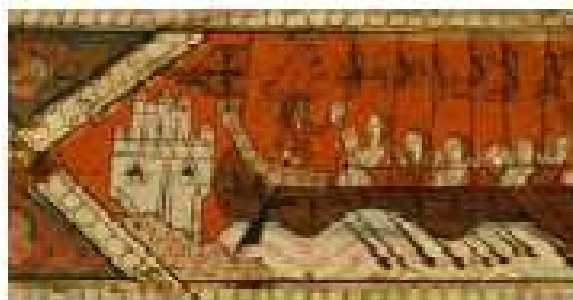
Abdallah ibn Abdallah	Anselm Turmeda
 <p> بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ الحمد لله وحده واليه يرجع الامر كله والصلوة والسلام على من لا نبي بعده وبعد لما انف الشيخ عبد الله بن عبد الله الزهري ان جعل الله مضمونه وما واه فسيح الجنان كما باعرتيا وصار غريباً حيث لا يرى فته في بلادنا واقطارنا بان كان رذاعلى النصرارى واليهود بعضهم وروو كتبهم الختام وعزاً وشرفاً وتعظيماً ونكر بما نشوت بيننا محمد صلى الله عليه وسلم وعلى اله وصحبه افضل الصلوة والسلام وبقاء وهناء ورضاء ابدتاً وانبياً سرمد يا على ما وعده الله تعالى لانه الشرفية بالجنة ولازواج والاكل الدائم والنعاء من الخاصر والعام ازدت بقلبي بضاعتى متوكلاً على الله العلى العظيم ومستعيناً من الرسول العظيم الكريم </p>	<p> Espès e molt sovent per plorar los ulls se torca: - ¿Qui sòts vós, dona plasant, a qui.l cor se deschonthorta? - Vei enveja qui aporta mos fills a perdicíó. Si volets saber qui só: Són la illa de Mallorca. </p> <p> Mos fills desobedients als estranys m'han subjugada. Per los llurs mals regiments concòrdia han gitada, e fortment l'han avilada del regne, ab deshonor; e sa germana amor ab trompes l'han bandejada. </p> <p> - Senyora, antigament, ans que fòssets crestiana, havia gran uniment en la vostra gent pagana, en tot lloc feien ufana de la llur dilecció. Mai no fo tal unió, de migjorn a tramuntana. </p>



Pour expliquer la représentation de la page précédente nous devrions retroceder un peu dans le temps et dire que le fragment de gauche est le premier chapitre de la *Tuhfa* du tunisien du XIV/XV siècles Abdallah ibn Abdallah al Turjman, et que le texte de droite ce sont des fragments des « *Cobles de la divisió del regne de Mallorca* » du majorquin Anselm Turmeda. On pourrait ajouter que Abdallah ibn Abdallah et Anselm Turmeda sont la même personne car Anselm Turmeda après avoir été un moine Franciscain a Majorque, décida vers l'âge de 35 ans de partir à Tunis et de se convertir à l'islam en prenant le nom de Abdallah ibn Abdallah. Alors, logiquement, il aurait écrit les *Cobles* en catalan pendant qu'il était un frère chrétien à Majorque et la *Tuhfa* en Tunisie une fois qu'il se serait converti. Hélas ! Les choses sont plus compliquées, car il est prouvé que les cobles ont été écrites en Tunisie bien après la conversion tout comme la célèbre « *disputa de l'ase...* » écrite elle aussi en catalan. Plus étonnant encore, ces pièces ainsi que, et surtout, le "Llibre dels bons amonestaments" eurent un très bon accueil chez le public des îles et furent réédités pendant très longtemps.

Nous nous trouvons donc devant un vrai cas d'hétéronyme où les deux auteurs – Abdallah et Anselm – coexistent simultanément chez la même personne. Cette simultanéité est l'aspect le plus surprenant d'un personnage qui n'en manque pas, car les deux écrivains qu'il incarnait étaient en apparence incompatibles : Abdallah est un très bon musulman fonctionnaire de douanes avec des entrées dans la cour qui écrit en arabe une œuvre, la *Tuhfa* (titre complet « *Present del lletrat contra els seguidors de la creu cristiana* »), dont le sujet est une réfutation totale du christianisme, alors que les œuvres écrites en catalan par Anselm sont des sortes de préceptes moraux élaborés dans le cadre de la doctrine chrétienne. Pourquoi donc, aurait-il continué à écrire en catalan sous son ancienne personnalité de Fra Anselm ?

Plusieurs lignes s'entrecroisent chez Abdallah / Anselm. Il nous raconte qu'il avait étudié à Lérida puis, pendant un moment, à Bologne et que c'est là que se trouve l'origine de sa conversion¹. Nous savons qu'à cette époque l'Université de Bologne était un foyer Averroïste. Anselm aurait du être influencé par les idées rationalistes véhiculées par l'Averroïsme. Plus



Poutre de la Cathédrale de Teruel

tard, à Tunis, il a du étudier la doctrine de l'Islam puisque dans sa *Tuhfa* il fait preuve de connaissances solides que ne lui ont pas été disputées par d'autres savants musulmans. Il avait donc des connaissances doctrinales sur les deux religions comme peu de monde à son époque. Par ailleurs en tant que Majorquin / catalan il n'était pas isolé à Tunis car il y avait à Tunis d'une part – le

propre Abdallah nous le dit – une colonie de marchands² catalans / majorquins avec des

visites fréquentes de bateaux marchands ; d'autre part une troupe de soldats chrétiens au service du Sultan Hafside³ qui y siégeait à demeure. Avec ceci il faut croire que Abdallah /

¹ Mikel de Espalza a écrit, après Asin Palacios, l'oeuvre critique de reference sur Turmeda / ibn Abdallah et il faut lui en savoir grée. Toute fois il n'en est pas moins surprenant que tout le long de cette oeuvre critique il n'arrête de le traiter de renegat (renegado) qui est un mot extremement pejoratif alors que le mot neutre, strictement descriptif, est celui de converti (converso).

² Di a nuestro soberano el sultán que nadie sale de su religión sin que los suyos alcen la voz contra él y le calumnien. Suplico, pues, de vuestra benevolencia que enviéis a por los soldados y comerciantes cristianos más dignos que hay aquí, les preguntéis por . mí y escuchéis entonces el concepto que de mí tienen. Después de esto me haré musulmán, si Dios quiere.

³ Abú al-Abbàs Ahmad.

Anselm s'était organisé une synthèse interne entre son appartenance à la communauté des croyants et ses origines majorquines auxquelles nous constatons qu'il n'a pas voulu renoncer. Sa double activité était favorisée par le fait que très peu de chrétiens étaient capables de lire l'arabe et très peu de musulmans pouvaient lire le catalan. Fruit de cette réconciliation est « *La disputació de l'ase* » dont les sources principales sont à chercher dans un apologue¹ de



Bains à Majorque

« l'encyclopédie des frères de la pureté » une œuvre mystique rédigée à Bashra au X^e siècle.

Ainsi, la tradition catalane n'a pas vu de problème à se fabriquer un retour à la foi chrétienne de son Frère Anselm, inventée de toutes pièces, destinée à rassurer les nombreux récepteurs de l'œuvre de Frère Anselm.

La vérité est qu'Abdallah est mort à Tunis presque en odeur de sainteté musulmane et qu'on lui fit un tumulus au centre de la ville qui est objet de respect encore de nos jours. J'en profite pour demander à nos autorités d'organiser en souvenir d'Abdallah / Anselm un de ces actes de commémoration, auxquels elles sont si adonnées dans d'autres circonstances, pour promouvoir la fraternité entre les peuples des deux rives : magrébin et catalano – balear – valencien.

De mon côté je ne peux faire gère plus que leur offrir une place de choix dans ce canon fédérateur en y amenant un manuscrit de la *Tuhfa* et un autre des *Cobles de la divisió del regne de Mallorca* qui seront places sur le même étal côte à côte.

¹ « Dispute des animaux contre l'homme devant le roi des génies ». Appendice n° 21 du traité.

UNDERGROUND MORISCO

Le phénomène de l'Aljamiat

كس ديشران عالم داشتاريت هبلند كائواشتر
ناسازميانث. بيبيان كسسط كاشمتر تانان تامبرد
دافرندا تاشينث. مشند برادر كاشرالله دادرنشكوتر
رد شداشمشربالبرو. دائواشتر بداريت بانلكاشك البارا
ساتبيريت مندميانث. ييكونث لمناشتر شداشك البدار
اشربيرليت بارايكاجت. اعنلشكشترانش جانشه برندنه
لشكيرشيبينث هزان شلب. بواششك كبادا بشارا ابوات
دشملنسر برقا ابوات دفتيت نلبوا دا جادار زينث لاي
برائمت كاشا:

Dixo un alim [=ulema] d'este rreyno hablando de nuestro encerramiento: «Yo bien conozco que somos en una temporada de grande espanto, mas no por eso dexara Allah de darnos cautoriçada [=castigo] si dexamos el pro'o [=el pro, la ventaja] de nuestro poderío en lo que toca al preçeptado mandamiento. Y a quanto l'amonestança [=el disimulo, la taqiyya], todos la podemos usar por la bía prebilejiada y con los cantares ajenos por donde los christianos hacen salva, pues todo cabe debaxo de buena disimulança, porque la buena doctrina no la puede bedar ninguna ley por inumana que sea».

Ceci est un fragment d'un texte (Tafsira ?) du **Mancebo de Arévalo** et sa transcription en alphabet latin. C'est un texte appelé d'écriture aljamiada en langue aragonaise. J'aurais voulu apporter un texte aljamiat de langue catalane mais je n'en ai pas trouvé malgré de longues et sévères recherches. Je suis arrivé à penser qu'il n'y en a pas. Je reviendrai par la suite sur les raisons présumées de ce fait. Le mot aljamiat est un mot arabe et dans ce contexte il désigne un langue étrangère, c'est-à-dire toute langue autre que l'arabe. Donc, malgré l'usage du mot qui se fait dans notre littérature dans le sens restrictif d'écriture d'une langue romane avec l'alphabet arabe, normalement dans un contexte « morisco », son champ sémantique est bien plus général. Cependant, dorénavant dans cet article le mot *aljamiat* pendra le sens restrictif conventionnel qui désigne un mode d'expression écrite particulière aux « moriscos ».

Aljamiat, morisco, mudejar, des mots qui, comme lorsqu'un tire une cerise d'un panier et il y en a toute une ribambelle qui viennent à la suite, emmènent avec eux une constellation d'épisodes et de situations historiques vaguement connus du commun mais sur lesquels on passe d'habitude avec une grande discrétion.



Remontant au XII/XIII siècle péninsulaire, la conquête chrétienne de vastes régions du territoire appartenant à la nation musulmane crée une situation dans laquelle des larges masses de musulmans se trouvent sous domination de minorités chrétiennes. Ce mouvement, évidemment, touche les territoires « catalano/aragonais » avec des conquêtes qui vont d'abord de Balaguer au-delà de Saragosse en remontant l'Ebre, ensuite de Tortosa jusqu'à Murcia en descendant la côte Méditerranéenne. Ceci configure deux zones de population à majorité musulmane dont les caractéristiques vont s'avérer différentes.

Pendant un moment et suivant les termes des Capitulations, la communauté musulmane a le droit de conserver ses coutumes, sa religion, ses lois (la Çuna et la Xara) et sa langue ; c'est le temps des Mudejars, le temps des communautés

musulmanes vivant légalement en tant que telles, avec un statut particulier, dans des territoires sous domination chrétienne.

A partir de la prise de Grenade la politique antimusulmane des Rois Catholiques se déchaîne : Vient le temps des conversions forcées, des persécutions, de la répression inquisitoriale. Les musulmans espagnols sont obligés de se replier dans la dissimulation et dans les pratiques clandestines : de mudejars ils deviennent « moriscos »¹. Cette persécution ne se produit pas de manière simultanée dans tout le territoire de la péninsule. Les étapes marquantes de la répression sont :

- 1455 la Moreria de Valence capital est saccagée et dépeuplée par la foule chrétienne.
- 1502 Décret de conversion obligatoire pour les musulmans de la couronne de Castille
- 1520/22 Révolte des *Germanies* au Règne de Valence.
- 1521 Les agermanats forcent la conversion d'une large partie de la population musulmane sous menace de mort.
- Concluant l'affaire des conversions forcées, Charles I décrète la conversion obligatoire de tous les musulmans de la Couronne d'Aragon :
 - le 31 décembre 1525 pour les mudéjares du royaume de Valence et
 - le 31 janvier 1526 pour tout le reste de la couronne d'Aragon.
- 1926 révolte des musulmans de Valence
- 1609/12 Expulsion des Moriscos d'Espagne

¹ Bien entendu, *mudejar* et *morisco* sont des dénominations utilisés par les chrétiens, les musulmans espagnols s'appelaient eux-mêmes simplement « musulmans ».



Artesonado Mudéjar catedral de Teruel

Il m'est apparu que dans cette question des minorités musulmanes en Espagne les arbres empêchent de voir la forêt : Il y a plein de monographies de détail sur différents sujets, différentes époques et différentes zones, et pourtant il est très difficile de s'en tirer avec une vue d'ensemble. Si la question est : Quel pouvait être le vécu réel de ces mudejars/moriscos et quelle était leur place dans la société vue comme un tout ? Il y a des réponses pour tous les goûts : depuis l'extrême qui les voit comme des parias vivant dans de sortes de ghettos à la merci de l'arbitraire des chrétiens, jusqu'à l'autre extrême qui les voit mener une vie parallèle à celle des chrétiens dans des conditions semblables et avec des rapports presque d'égalité. Même l'étude de John Boswell "Muslim Communities under the Crown of Aragon

in the Fourteenth Century" basée sur le dépouillement de 2000 documents notariaux et de la Chancellerie de l'époque (XIV^e siècle, -1355 to 1366) n'arrive pas vraiment à trancher la

question car chaque document produit semble contredire le précédent.

Quelques-uns des articles que j'ai lus projettent des éclairages partiels mais pertinents sur certaines zones de la question :

- L'étude déjà mentionnée de John Boswell "*Muslim Communities under the Crown of Aragon in the Fourteenth Century*" focalisée toute fois sur que sur une période de dix ans mais qui essaie de toucher, par contre, tous les aspects de la vie de la communauté.
- La présentation d'un chapitre du livre de M. del Carmen Barceló Torres, "*Minorías islámicas en el País Valenciano. Historia y dialecto*", València: Universitat de València-Instituto Hispano-Árabe de Cultura, 1984, pp. 136-151. Cet article, sauf falsification consciente des données, règle complètement la question d'une manière qui explique beaucoup d'aspects qui pouvaient sembler énigmatiques.
- L'article "*A catástrofe dos moriscos hispânicos, ou uma memória sem memória*" de Luís Carmelo, Universidade Autónoma de Lisboa, avril 14-17-2000. A cause des indications qu'il donne (exactes à mon avis) sur la situation des Moriscos selon la zone géographique, vallée de l'Ebre, Règne de Valence, Andalousie.
- L'article « Los Moriscos » de Galmes de Fuentes, publié dans la YAMA'A ISLAMICA DE AL-ANDALUS. Spécialiste de référence dans la matière Galmes fait une mise au point impérative au sujet du développement culturel de la société Morisca.
- Le mémoire « EDICIÓN, ESTUDIO Y GLOSARIO DEL MANUSCRITO ALJAMIADO T19 DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA » memoria presentada para optar al grado de Doctor Nuria Martínez de Castilla Muñoz. Qui dans la traînée de l'article précédent apporte des précisions surprenantes sur les conditions de travail des « escribanos moriscos ».
- L'article « *Nueva hipótesis sobre la personalidad de Baray de Remin.* » publié dans sharq-al-ansalus 12_19 par F. Bernabé Pons (une autorité dans la matière). Qui apporte des informations extrêmement intéressantes sur la situation des communautés musulmanes dans l'Aragon et le haut Ebre à la charnière des XV^e et XVI^e siècles.

Pour ma part, j'arrive à dégager quelques éléments de certitude de toutes ces lectures. Des points que s'ils ne sont explicités par tous, au moins ils ne sont contestés par personne :

1. Les choses ont évolué très différemment dans le Royaume d'Aragon et dans le Royaume de Valence. En Aragon il apparaît que les Mudejars/Moriscos se sont beaucoup plus intégrés, sous certains aspects, dans la société en général. Il y avait, dirait-on, un niveau de ségrégation moins élevé qu'à Valence.
2. Au XVI^e siècle les Moriscos d'Aragon ont déjà perdu pratiquement l'utilisation de la langue arabe (au moins certaines couches de la population) au profit de l'aljamiado, alors que les Moriscos de Valence ont conservé l'usage de l'arabe parlé (et écrit) jusqu'à la fin, au point que dans beaucoup de cas ne savaient pas s'exprimer en romance.
3. On a retrouvé une grosse production d'écrits en aljamiado aragonais alors qu'à ce jour je n'ai pas pu repérer une référence certaine d'écrits en *aljamiat* catalan. S'il y en a eu, ça a du être en très petit nombre.
4. Les communautés musulmanes, aussi bien en Aragon qu'à Valence, avaient une place importante dans l'économie du pays. Ce dont la cour et la noblesse étaient bien conscientes.
5. Ces communautés avaient une implantation non seulement rurale, mais aussi une dimension urbaine conséquente.
6. Le niveau culturel de la société Morisca n'était pas cette dégradation que la *vox populi* semble colporter. Ils n'étaient pas qu'un ramassis de paysans misérables et incultes, mais il avait parmi eux des gens avec des moyens économiques et des intellectuels : médecins, docteurs de la loi, écrivains, artisans, etc.
7. En Aragon, l'existence d'ateliers d'écriture qui produisaient des manuscrits en *Aljamiado* d'une facture remarquable est presque certaine¹.
8. Les musulmans de la Couronne d'Aragon n'ont jamais renoncé, sauf exceptions ponctuelles, à leur religion et leurs coutumes. Quelles qu'aient été les pressions dans ce sens, leur résistance ne s'est jamais ébranlée.
9. L'église a toujours exercé une forte pression pour obtenir la conversion effective de la population musulmane. La résistance opiniâtre de cette population a progressivement exaspéré l'intolérance de l'Eglise qui pour la mater s'est enlisée dans une répression de plus en plus dure. Cette pression de l'Eglise était contrecarrée par la noblesse et la



Moriscos bailando (1529).

cour royale dont les communautés musulmanes dépendaient, qui craignaient les conséquences économiques de cette confrontation. Par contre les classes moyennes et basses de la société chrétienne, du moins à Valence, avaient des positions toujours plus xénophobes qui ont culminé avec l'hystérisme criminel des *agermanats*, lesquels, comme l'on sait, on procède à des baptêmes en masse à partir d'une alternative simple : le baptême ou la mort. Ces baptêmes forcés ont eu des conséquences imprévisibles, dont il

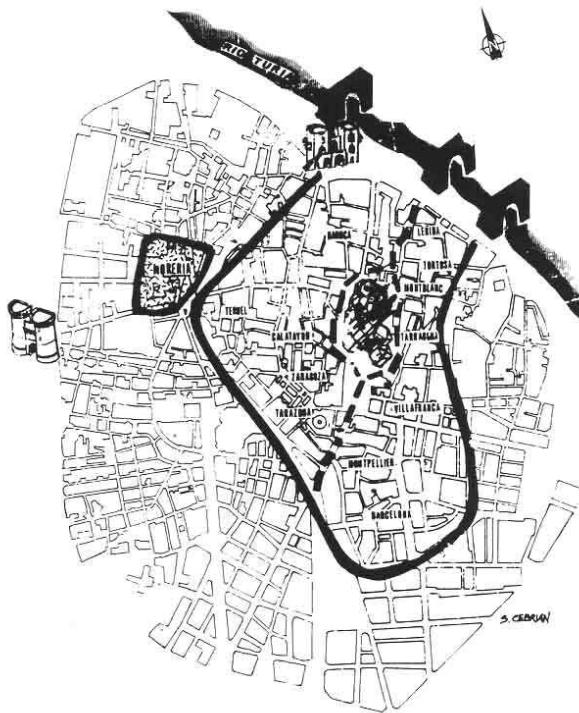
¹ Thèse doctorale de Nuria Martínez

sera question plus loin, qui ont malmené l'existence des musulmans¹ – à partir de ce moment Moriscos – jusqu'au moment de leur expulsion.

Aragon et Valence

Est-il possible de relier dans un récit cohérent les propositions énoncées ci-dessus ? Essayons donc² :

La conquête d'Aragon a eu lieu quelques cent trente années avant la conquête de Valence. Peut être à cette époque plus ancienne les deux communautés, conquérants et conquis, étaient moins distantes ou l'état d'esprit des conquérants était plus bienveillant vis-à-vis des conquis. Toujours est-il que les deux communautés s'assemblent de telle sorte que les musulmans adoptent certaines caractéristiques des chrétiens dont la langue, alors que les chrétiens adoptent des traits culturels de leurs sujets Mudejars, en particulier leur architecture et leurs arts : il n'y a qu'à voir en Aragon la série interminable d'églises mudejar et au sommet de tout la décoration peinte du plafond de la cathédrale de Teruel. Aussi, près de Saragosse le palais de l'Alfajeria a été conservé jusqu'à nos jours. Il y a échange, une certaine symbiose.



Valence au XIV^e siècle

A Valence cette symbiose prend un tour plus discret, d'arrière plan. Peut-être la conquête est plus brutale, peut être les conquérants sont animés d'un esprit plus intransigent : assurément les mentalités ont évolué (mal) depuis la conquête de Saragosse. Rien de semblable à l'architecture mudejar aragonaise, qui affiche ses origines islamiques, ne se retrouve à Valence. Le livre de Carmen Barceló nous montre que dans leur majorité les musulmans de Valence ne parlaient pas le roman, et ceci serait une preuve que les relations entre les deux communautés étaient très limitées. On constate par contre que ce sont souvent les maîtres chrétiens qui parlent l'algarabia (arabe) pour communiquer avec leurs sujets. Que les relations n'étaient pas bonnes on le perçoit lorsque, bien avant les tragiques événements du XVI^e siècle, pendant la première moitié du XV^e siècle, le peuple chrétien de la ville de Valence, excité par les inquisiteurs et autres

prêcheurs conçoit une haine xénophobe croissante vis-à-vis de la population musulmane. Cette haine culmine avec l'attaque et mise à sac de la *Morería* de la ville en 1455. Une *Morería*, qui était dit-on, prospère et riche³, disparaît à partir de ce moment.

¹ Ceci toujours dans le Regne de Valence, je n'ai pas d'informations sur ce sujet pour l'Aragon.

² Je sens que tout compte fait, le discours qui suit n'est pas convaincant. Je ne suis pas arrivé à réconcilier les contradictions implicites aux données que je manipule. Désolé.

³ ...the losses sustained by the Crown in 1455 when the morería of the capital was sacked and largely depopulated. Valencia's Muslims had been notable for their prosperity and commercial activity. Mark D. Meyerson

Et cependant, dans de domaines moins spectaculaires les relations ont existé, le transfert de technologies et de modèles artistiques s'est fait, surtout très appréciable dans la céramique¹, grâce à quoi la réputation mondiale de la céramique de Valence s'est étendue et renforcée bien au delà de la conquête chrétienne. Aussi fruit de cette collaboration sont les magnifiques « artesonados » (plafonds a caissons en bois avec des peintures » qu'on retrouve dans plusieurs églises et palais et dont le paradigme serait celui de l'église de Lliria qui ne cède en rien aux plus beaux de Teruel.



Illustracion n.º 26

Lliria: détail du plafond

continuaient de pratiquer – légalement - la religion de l'islam, et entre massacre et massacre ils procèdent à des baptêmes de masse sous menace de mort.

Ces baptêmes, logiquement, n'auraient du avoir aucune valeur, mais la pression de l'église et de sombres calculs stratégiques de l'Empereur Charles I finissent par valider les baptêmes forcés et, pire, puisqu'on ne savait pas exactement qui avait été baptisé et qui ne l'avait pas été, tous les musulmans du royaume d'Aragon sont désormais (fin 1525 début 1526) considérés convertis ou obligés de se convertir. A partir de ce moment la relation entre les deux communautés est complètement envenimée et plus ségréguée que jamais. Les musulmans entrent dans la pratique clandestine de leur religion sous l'œil soupçonneux et malveillant de l'inquisition et du peuple chrétien en général. Il est normal, dans ces conditions, qu'ils s'enferment de plus en plus en eux-mêmes et qu'ils ne pratiquent que leur langue. Rien d'étonnant alors à ce qu'ils n'écrivent pas en *aljamiat*, une langue que peu connaissaient et qui n'avait donc aucun intérêt au point de vue de la communication intracommunautaire. Tous les documents de cette époque écrits par des musulmans à l'usage des musulmans, en provenance du Règne de Valence, sont écrits en arabe.

En revanche, nous avons vu comment en Aragon, d'une part le degré de relation entre les deux communautés est beaucoup plus intense et entraîne un transfert vers le roman en tant que langue véhiculaire des musulmans, et d'autre on constate la production d'une considérable quantité de documents écrits en *aljamiado* aragonais. Une chose, peut on penser, est conséquence de l'autre, puisqu'il semble normal que les musulmans en viennent à écrire la langue qu'ils parlaient habituellement. Le problème alors est de savoir pourquoi ils l'écrivaient avec l'alphabet arabe. Le phénomène de l'écriture d'une langue avec un alphabet emprunté à une autre langue – dans le cas d'espèce l'arabe - n'est pas nouveau et aussi bien le turc avant la reforme d'Ataturk que le persan jusqu'à nos jours en sont des exemples.

¹ Voir "Céramica Valenciana, Apuntes para una sistesi" de Jaume Coll Conesa.

² Il semble possible de faire des rapprochements avec la situation des immigrés musulmans dans l'Europe actuelle auxquels on reproche d'une part de prendre le travail des natiaunaux et d'autre part de pas vouloir embrasser avec empressement les merveilles des valeurs de la civilisation Européenne et, au contraire, rester atachés à leurs coutumes retrogrades et irrationnelles (dont la religion serait la responsable).

Seulement, dans ces cas, il s'agissait de langues avec une longue tradition et une grande masse de parlants : Dans un premier temps les « intellectuels » convertis à l'Islam écrivent en langue arabe et avec l'alphabet arabe. Puis, la nécessité de s'adresser à leur peuple qui ne parlait pas l'arabe dans sa majorité les amène à écrire dans leur langue mais avec l'alphabet dont ils ont l'habitude. Au contraire, dans le cas des moriscos, le roman dans lequel ils écrivent est une langue d'emprunt, acquise au détriment de la langue propre.

Interlude : Cervantes, El Quijote et l'aljamiado

Tout le monde qui a lu le Quijote a remarqué le passage dans lequel Cervantes nous raconte comment il a mis la main sur la suite de l'histoire du chevalier à partir du chapitre IX :

« Estando yo un día en el Alcaná de Toledo, llegó un muchacho a vender unos cartapacios y papeles viejos a un sedero; y, como yo soy aficionado a leer, aunque sean los papeles rotos de las calles, llevado desta mi natural inclinación, tomé un cartapacio de los que el muchacho vendía, y vile con caracteres que conocí ser arábigos. Y, puesto que, aunque los conocía, no los sabía leer, anduve mirando si parecía por allí algún morisco aljamiado que los leyese; »

Puis

« le di priesa que leyese el principio, y, haciéndolo así, volviendo de improviso el arábigo en castellano, dijo que decía: Historia de don Quijote de la Mancha, escrita por Cide Hamete Benengeli, historiador arábigo. »



Il est clair que Cervantes nous dit avoir récupéré un manuscrit en caractères arabes dont l'auteur est Cide Hamete Benengeli, et que peu après, séance tenante, un morisco *aljamiado* en prenant le début du texte, tourne l'arabe en castillan. C'est sur donc que le manuscrit est écrit en caractères arabes. Mais, dans quelle langue est-il écrit ? En arabe ou en castillan ?

La plupart des commentateurs que j'ai consulté ne se posent pas trop de questions et donnent pour acquis que la langue de rédaction est l'arabe. Uniquement un article de Thomas E. Case (Univ. San Diego, California) postule le fait que le manuscrit est un manuscrit *aljamiado*, c'est-à-dire, du castillan (ou aragonais) écrit avec des caractères arabes. A l'appui le fait qu'à l'époque il était difficile qu'un musulman (Cide

Hamete) sache écrire en langue arabe et encore moins qu'on puisse trouver si facilement un traducteur pour passer de la langue arabe au castillan. Et encore plus, que dans ces conditions, la « traduction ait pu se faire en un mois et demi ! Le point critique est que Cervantes utilise à plusieurs reprises le mot « traduction » pour signifier la tâche de verser le manuscrit en castillan. Si « traduction » semble impliquer changement de langue, alors quel mot aurait utilisé Cervantes au cas où le manuscrit serait en réalité du « aljamiado » ? Traduction, aussi ? Il faudrait être très versé dans le castillan du XVI^e pour répondre à cette question, ce n'est pas mon cas. Un fait curieux est que le narrateur, dans cette partie, n'assume pas la personnalité de Cervantes, car Cervantes ayant passé plusieurs années en captivité à Alger, devait connaître, contrairement à ce que déclare le narrateur, non seulement l'alphabet arabe mais encore la langue.

Écrire

Ecrire suppose une minorité apte à écrire et une majorité apte à lire, toutes deux parties partageant le même code. Il faut imaginer un public lecteur ne comprenant plus la langue arabe mais compétent, par contre, dans l'alphabet arabe et dans sa particulière adaptation au roman castillano-aragonais - laquelle adaptation devait suivre certaines règles d'orthographe communes de sorte à être compris par la majorité des lecteurs. Qui s'est occupé de faire ces règles ? Par qui et où étaient-elles enseignées ? Dans les écoles de la communauté ? Pourquoi ne pas avoir adopté l'alphabet d'origine, le latin ? Ne semblait-il pas une solution plus simple ? On peut rétorquer le prestige religieux lié à la révélation de l'Islam de l'alphabet arabe ou encore qu'ils s'en servaient comme d'une sorte de cryptographie liée à la situation de clandestinité de l'Islam pour rendre les contenus opaques aux chrétiens. La première remarque peut être valable, la deuxième moins, dans la mesure où du seul fait d'être rédigé avec l'alphabet arabe un document se rendait déjà suspect et éventuellement punissable.

J'envisage la chose de la manière suivante : les intellectuels musulmans en Aragon, ceux qui savaient écrire et enseignaient aux autres à écrire, étaient en fait bilingues, de tel sorte qu'ils étaient compétents dans l'arabe parlé et écrit, et pour ce qui est du l'aljamiado, compétents aussi dans le vulgaire aragonais puisqu'ils le pratiquaient couramment. La masse des musulmans, bien que dans la cohabitation avec les chrétiens aient pu perdre la pratique de l'arabe parlé¹, assistaient certainement dans leur jeune âge, d'une manière ou d'une autre, à l'école Coranique² où l'on apprend écrire et à copier des versets du Coran, en arabe bien entendu, même si l'on ne comprend pas le contenu³. Des lors qu'il s'est fait évident que leurs concitoyens comprenaient difficilement l'arabe et s'exprimaient mieux en *aljamiado*, les lettrés musulmans ont trouvé plus simple de transcrire les sons (phonèmes) de *l'aljamiado* qu'ils connaissaient bien dans le seul alphabet que connaissait leur communauté : L'arabe. De cette façon ils pouvaient aussi continuer à enseigner l'écriture qu'ils avaient toujours enseignée. Probablement, étant donné les circonstances, c'était la solution la plus « économique. » Je crois que l'explication est dans cette ligne ; ceci dit, il reste bien des points obscurs à éclairer dans cette affaire.

Plusieurs auteurs, dont Núria Martínéz, Galmes de Fuentes et Bernabé Pons montrent que les auteurs des textes en aljamiado étaient des gens cultivés, qui connaissaient la tradition arabe et dans certains cas ils arrivent à prouver (Núria Martínéz) que ces auteurs étaient des professionnels travaillant dans une espèce d'atelier de production de manuscrits tant la facture est soignée et régulière d'une œuvre à l'autre. Donc, nous nous retrouvons pour ce qui est des conditions de production de la littérature aljamiada dans la même situation contradictoire que nous évoquions au début de l'article au sujet des Musulmans Hispaniques en général : d'une part on a l'impression d'être en face d'une production « underground », de « secte » clandestine, et d'autre part on croit répéter des traits qui nous rapprochent d'une situation plus normale pour l'époque : atelier de production, artisans spécialisés travaillant sur commande.

Il y a donc une réalité complexe : celle de la situation des musulmans hispaniques dans la société de l'époque, qui n'a pas encore été bien élucidée.

¹ C'est un phénomène qu'il me reste à documenter.

² L'école coranique est consubstantielle avec la communauté musulmane. Pas de communauté musulmane sans école coranique.

³ A la manière de ce qui se faisait avec le latin chez les chrétiens, avant que tout récemment l'église n'adopte les langues vulgaires.

Postilla aljamiat

Toutes les conjectures étayées ci-dessus sur les raisons de la genèse de l'Aljamiado m'ont été en bonne partie confirmées par l'article de Jesús Zanón : « Estudios de lengua árabe entre moriscos aragoneses a través de los manuscritos de la junta. » La collection de manuscrits trouvés à Almonacid ce révèle donc, de nouveau, un incontournable dans les études « moriscos ». Un intérêt spécial mérite, je crois, les commentaires qu'il consacre aux *traductions interlinéaires* : ce sont des textes arabes avec la traduction, mot à mot, en aljamiado intercalée entre les lignes.

Les apports de cet article permettent de faire caser pratiquement toutes les pièces du puzzle aljamiado.



Contradictions : le manuscrit T18, Alawasiya del Gran Turco

Nous avons déjà averti combien les études du sujet Moriscos pouvaient être contradictoires et combien il était difficile d'arriver à un minimum de consensus historique. Mais, c'est que cette contradiction se trouve souvent au sein d'un même livre ou article. J'en donne pour exemple, quand même étonnant, l'étude du manuscrit cité en titre fait par Paulina López Pita. Elle n'a pas de problème pour nous dire à propos des considérations religieuses de ce manuscrit la fidélité aux rites et préceptes de l'Islam même si l'on se rapporte à l'actualité. Ainsi elle déclare :

- a) *Casi todas las prácticas religiosas siguen el rito maliki.*
- b) *Los requisitos y obligaciones (Fará-id y surút) están casi todos bien interpretados y conformes asimismo al rito maliki.*
- c) *Los consejos y recomendaciones en lo que se refiere al comportamiento antes, durante y después de las oraciones, en casa o en la mezquita, e t c . , están acordes con la actualidad en el mundo musulmán y se enseñan hoy día tanto en las casas como en las escuelas donde se imparte como asignatura de religión, así como en las mezquitas donde suelen darse clases de orientación (Halaqát a[^]ddurús) después de las oraciones de la tarde y de la noche.*

Puis, quelques pages plus loin, lorsqu'elle se lance à faire des « Considérations Historiques », ayant vraisemblablement oublié ses propos précédents, elle nous tient cette sorte de discours renversé :

la sociedad que les rodea les aleja de su ámbito cultural, de sus prácticas religiosas y, en definitiva, de su propia identidad....

.....

*La síntesis de este doble proceso la hallamos en los textos aljamiados-moriscos: por un lado perviven las formas de escritura árabe **' para dificultar a personas ajenas a la comunidad morisca al acceso a las comunicaciones y escritos del grupo y, por el otro, observamos una evidente decadencia en la cultura y religión, con grandes deficiencias tanto lingüísticas como en lo referente a la ortodoxia religiosa.*

Ce qui était dans le manuscrit analyse fidélité aux préceptes et obligations du rite malikite devient ensuite, au moment des généralisations, très déficient par rapport à l'orthodoxie religieuse !

D'autres enseignements peuvent encore être tirés de cette étude :

Considérons, au sujet de la langue dans laquelle est écrit le manuscrit les manifestations suivantes :

8. *[La virtud de la invocación del-arnés] (fols. 71r-89r).*

Se trata de una plegaria que el ángel Gabriel transmite al profeta Mahoma señalándole que ésta sería el arnés que mejor le protegerá frente a todo tipo de asechanzas y males. Sigue luego un texto en árabe (fols. 77r-89r) que posiblemente sería usado como un amuleto y cuyo contenido es fundamentalmente una invocación de Dios bajo sus diferentes nombres.

9. *[Invocación de I-apedreada] (fols. 89r-93r).*

Es la petición de perdón que una casada infiel dirige a Dios. Este texto, escrito en árabe, viene transmitido como tradición por Abú Hurayrah (fols. 90v-93r).

10. *[La virtud de la basmala] (fols. 93r-102v).*

Empieza por un diálogo entre el profeta Mahoma y el ángel Gabriel sobre la virtud de la basmala (= en el nombre de Dios), es decir, la primera aleya del Corán repetida al comienzo de todas las oraciones y actos piadosos. Siguen invocaciones y plegarias de un tono parecido a las anteriores que se hallan también en árabe y precedidas de introducciones en aljamiado. El texto de los fols. 97v-99v y 102r-102v está escrito en árabe.



Familia morisca

Nuestro texto termina con unas breves invocaciones y alabanzas a Dios entre las que se insertan dos brevísimas oraciones en árabe.

Nous voyons, donc, que ce texte est en quelque sorte bilingue, puisque des parties non négligeables sont rédigées en arabe. Que faut-il en penser ? Que ces morceaux en arabe sont là parce qu'ils ont une valeur « en soi » indépendante du fait qu'on puisse les comprendre ? C'est ce que croit l'auteur de l'étude, Paulina Pita. Quoi qu'il en soit des lecteurs, je crois que ce fait confirme mon appréciation précédente que les auteurs de ces textes aljamiado-arabes étaient des gens compétents

en arabe parlé, lu et écrit. Quand au public lecteur, je n'en sais rien dans quelle mesure ils étaient compétents en arabe parlé et lu. Il faudrait une étude comme celle de Carmen Barceló Torres sur Valence, sur la langue dans la documentation administrative et judiciaire de l'Aragon musulim pour en tirer l'eau claire.

L'aljamiat au canon

Pour rendre hommage à ces compatriotes coreligionnaires, laissez-moi ajouter à ce canon revendicatif des œuvres significatives de la littérature aljamiada : Voici la Tafsira du Mancebo de Arevalo et le manuscrit T19, mentionné plus haut, qui fait partie de la collection retrouvée a Almonacid et qui est en fait une miscellanée ou recueil de textes en grande partie en aljamiat mais avec une proportion non négligeable de texte en arabe



La manufacture soignée et régulière de ces manuscrits témoigne, selon Nuria Martinez, de l'existence d'ateliers professionnalisés qui développaient régulièrement cette activité.



Manuscrit T19



Il probablement inutile de rappeler qu'un manuscrit ne vaut pas seulement par son contenu mais encore par sa facture : un manuscrit est un objet d'art, une réalisation artistique dans laquelle le coté « esthétique » est essentiel.

Un tour par la céramique



Photo de l'auteur

Reflets d'or

Al heure qu'il est, vous ne vous étonnerez plus de voir apparaître un assiette en céramique dans ce canon si peu conventionnel. Mais, c'est que le support papier n'est pas, loin de là, le support unique de l'écriture, et si la céramique a été assez souvent le support d'inscriptions, c'est avec la civilisation de l'Islam que cette tendance a été le plus poussée.

Je vous présente ici une splendide assiette andalouse produite dans le sharq al andalus. C'est une assiette avec décoration dite de reflets métalliques dont la production dans la zone de Valence est justement célèbre avec des centres aussi connus que Paterna et Manisses. Cette céramique, originaire de l'orient mésopotamien est rentré dans l'al andalus par Malaga¹ et de là s'est diffusée en amont par la côte méditerranéenne.

Il n'es pas le lieu ici de s'étendre avec des considérations sur la céramique, mais il n'est pas superflu de noter que la production céramique conjugue, comme peu d'autres, toute une série de propriétés : sa production a nécessité la mise au point, déjà dans des temps très anciens, d'une technologie sophistiquée avec l'enchaînement de plusieurs processus, façonnage, protection, coction à une ou plusieurs reprises, et décoration ; cette même production a pris très tôt un caractère « industriel » devenant ensuite un des principaux objets de commerce des l'antiquité. Non moins considérable est la quantité de destinations et d'usages : omniprésence dans la construction (encore aujourd'hui) et prépondérance dans la vaisselle aussi bien commun que de luxe. Dans le domaine artistique, quelques unes des manifestations artistiques le plus élevées de l'humanité ont été de tous temps faites en céramique. L'équilibre harmonieux de l'assiette ci-dessus devrait être une preuve suffisante de cette assertion.

Dans le sharq al andalus, la production céramique s'est poursuivie dans le milieu muslim jusqu'à la fin et au-delà : Encore aujourd'hui Manisses et Paterna, à côté de Valence, sont des centres actifs et réputés.

¹ On trouve souvent des reférences à l'ouvre de Malika dans les documents medievaux.

Socarrats¹

Les socarrats ce sont des *rajoles* ou des briques toujours sans vitrification avec une décoration peinte à froid sur une couche de chaux. Les couleurs utilisées sont le rouge vermillon, le noir charbon et à l'occasion le vert de cuivre ou la terre ocre. C'étaient des sortes de tableaux qui étaient peints juste avant d'être placés dans l'édifice auquel ils étaient destinés. C'était une alternative bon marché aux plafonds en bois peint pour placer dans les caissons entre les poutres ou sous les auvents des toitures. Il va sans dire que c'est une technique amenée par les musulmans mais qui a eu un grand succès dans les terres de l'axarquía même bien après la conquête chrétienne.

Lorsque l'occasion s'y prête, ce qui est mis sur la *rajola* c'est de l'écriture. Julian Rivera i Tarragó rapporte dans un document de 1889 la trouvaille de « unos ladrillos moros à Xara, dans la Valldigna, « couverts de misérables (*deleznable*s) écriteaux en langue arabe ». Ces socarrats étaient placés sous le auvent de la Mosquée de Xara.

Le morceau présenté ici, et que je tiens à joindre à mon canon, se lit (d'après Rivera)

:

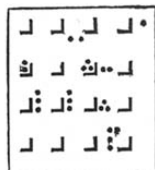
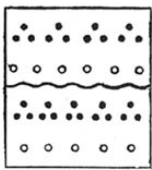
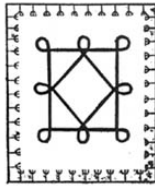
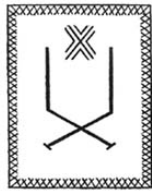
اجلالا واکراما (1) *Como ensalzamiento y honra*
لمولانا ذی المملکة *à nuestro Señor el poseedor del reino*
مروان بن مروان *Merwan ben Merwan? (2)*



La mosquée de Xara que voici, dessous, dit soit en passant – notez - c'est la seule mosquée du pays de Valence qui se soit conservée, à peu près, dans son état d'origine.



¹ Brulé, en catalan



Il est peut-être intéressant d'ajouter que Rivera nous rapporte aussi ces motifs géométriques qu'il a relevé sur d'autres socarrats faisant aussi partie de l'auvent de la mosquée.

Rivera les appelle « *toscas dibujos* », desseins grossiers.

Surprend l'adjectivation de Rivera y Tarragó lorsqu'il parle des pièces qu'il présente. Attention, Rivera y Tarragó fut un érudit arabiste de la fin du XIX^e et il n'a pas de sens qu'il méprise ainsi le sujet auquel il a consacré tant d'efforts. C'est comme s'il craignait que son sujet soit mal reçu par le public et que la meilleure stratégie était de s'excuser d'avance. Il est vrai que lorsqu'on touche au sujet de l'héritage musulman de l'Espagne toutes les surprises sont possibles et une mine peut éclater à n'importe quel moment.

Graffitis exquis

Il est bien connu que la civilisation musulmane excelle dans tout ce qui est arts ornementaux et tout ce que nous appelons communément « artisanat ». Lorsque le poète collabore avec l'artisan on obtient ces merveilles qui sont ces graffitis poétiques qu'on retrouve dans tous les murs et tous les recoins dans l'Alhambra (la rouge) de Grenade. En voici un exemple de poème représenté de manière resplendissante :



Ça c'est de la poésie visuelle quelques siècles avant Brossa.

Mais Grenade n'est pas dans les pays catalans ! Vous écrierez-vous. Certes, mais nos anciens collègues musulmans du Sharq al andalus côté Valence ont eu des rapports très étroits avec le royaume Nasride et en ont subi l'influence dans la plupart des domaines. Il suffit de rappeler que la céramique à reflets dorés dont nous venons de parler a été longtemps produite à Malaga (terre de malicha, on l'appelait) et commercialisée dans toute l'Europe à partir de Valence par une « entreprise » dirigée par la famille chrétienne des Boil qui étaient les Seigneurs du lieu..

Voici les armoiries Nasrides sur cette « rajola¹ ».



Photo de l'auteur

Vous imaginez bien que les musulmans du Règne de Valence des lors qu'ils sont devenus des « moriscos » aux yeux des chrétiens n'avaient aucune possibilité de se livrer à la construction

¹ El dit ولا غالب الا الله (wa-lā gālib illā Allāh) . Il n'y a pas de vainqueur mais Dieu.

de monuments embellis par les bels entrelacs de l'écriture. Et quand bien même ils l'auraient fait, ces monuments n'auraient pas survécu à l'acharnement de destruction systématique de tous les symboles musulmans qui a sévi dans le Pays Valencien par la suite. Où sont les mosquées du Pays Valencien ? Démolies¹, on ne trouve que les fondations quand on fait des fouilles.

Les inscriptions d'Elx

J'ai trouvé, tout de même, une modeste pièce pour joindre à ce canon littéraire qui semble toujours sur le point de dérailler : Il s'agit d'une pièce modeste mais oh combien significative et chérissable.

Il s'agit des Inscriptions Arabes d'Elche repérées et documentées par Eduardo de Saavedra² (merci). Ce sont six caissons décorés qui ornaient le plafond d'une maison dans la rue Alvado. Dans le quatrième caisson il y avait cette inscription :



Qui se lit :

“Acude á la oración y no seas negligente; porque Dios está con los que son piadosos y hacen buenas obras”¹.

Lo ejecutó el honrado maestro Abudíá Cirach³, hijo de Çalema, terminándolo el año 912.”

912 correspond à 1506, donc avant que l'Islam soit proscrit « de jure » dans le Règne de Valence et les musulmans forcés à se convertir.

Aux dernières nouvelles ces inscriptions existent toujours et le MHAE s'en occupe⁴.

Quel bonheur, Dieu soit loué, que ces inscriptions se soient conservées à travers quatre siècles et soient maintenant là pour témoigner d'un passé qu'on ne fait rien pour mettre en honneur –

¹ Il n'en resterait qu'une, celle de la Xara que j'ai présenté un petit peu avant.

² Cette information lui fut fournie par D. Roque Chabás,

³ D'après cette inscription, donc, le Président Chirac serait descendant des moriscos d'Elche. Maintenant on comprend sa sympathie pour le monde arabe et musulman.

⁴ Destacó igualmente la posibilidad de ofrecer un techo islámico del siglo XVI, que se encontraba en la calle Alvado y que es propiedad de una familia con la que se firmará un convenio de préstamo temporal. Originalmente fue de yeso y madera, pero sólo se conserva el yeso con inscripciones árabes relativas al Corán. El propietario supo conservarlo convenientemente y va a poder ser visto por el público.

au niveau des institutions, bien entendu – On ne peut pas dire que l'archéologie « musulmane » reçoive une attention et des ressources comparables à l'archéologie grecque ou romane dans notre pays. Peut-être ceci est en train de changer. Du moins dans les îles et à Valence.

1609 La solution finale



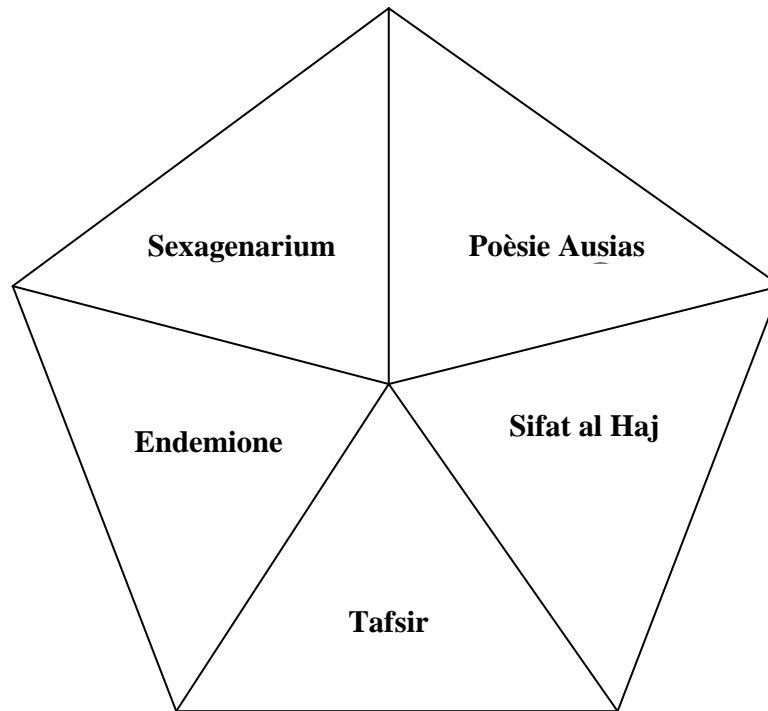
Il y a possiblement dans l'affaire *Morisco* une difficulté surajoutée, qui vient du fait que les chercheurs qui s'en occupent sont en même temps les descendants/héritiers culturels de ces chrétiens responsables de la condition de la minorité musulmane de jadis, et que de ce fait ils sont gênés, d'une manière ou d'une autre, pour dire les choses par leur nom¹. Les mots génocide et nettoyage ethnique sont rarement employés, et pourtant, techniquement, c'est bien d'un génocide progressif, culturel et physique, qu'il s'est agi jusqu'à en arriver à « solution finale », c'est-à-dire l'expulsion totale de cette minorité dans l'une des opérations de nettoyage ethnique les plus brutales et de plus grande échelle qu'enregistre l'histoire. Encore aujourd'hui certains des spécialistes qui traitent le sujet utilisent, lorsqu'ils en viennent à raconter l'expulsion de 1609 ordonnée par Philippe III, des phrases du type : « ils ont été obligés de..... », « ils n'avaient d'autre solution que... » Comme si c'était une fatalité impersonnelle qui était responsable de l'horrible violence faite aux musulmans et non le racisme, l'intolérance et le fanatisme criminel d'une société et de ses dirigeants. Malheureusement cette histoire n'est pas finie à l'heure actuelle : un certain nombre d'organisations et de forces politiques ont présenté une demande dans nos « cortes » requérant l'approbation d'une « loi du retour² » pour les descendants de musulmans, similaire à celle qui existe pour les juifs expulsés d'Espagne en 1592. Voulez-vous croire que cette demande n'a reçu qu'indifférence et rejet ? Et que si l'on faisait une enquête parmi nos concitoyens la demande risquerait d'obtenir un très mauvais « score » ? C'est que nous sommes toujours, pour beaucoup d'entre nous, installés dans l'état d'esprit de 1609.

¹ Je ne voudrais pas avec ceci amoindrir la valeur des travaux de tous les chercheurs car dans pas mal d'entre eux on sent, sans qu'ils le disent explicitement, une sympathie pour cette malheureuse population.

² Cette loi serait le négatif de l'ignominieuse Directive de la CE du 18-6-08 dite aussi « du retour », mais qui devrait se nommer plus proprement de « la détention et l'expulsion » des immigrants.

L'étoile littéraire du XV^e siècle dans la Couronne d'Aragon

Pour finir en donnant une synthèse en guise de colophon de la richesse et la complexité littéraire et linguistique¹ de la Couronne d'Aragon au XV^e siècle, je ne trouve pas mieux que vous proposer cette étoile :



1. Le sexagenarium : Traduction en romance valencien d'un manuel arabe sur l'instrument du même nom par Johannes Bonie.
2. Poésie d'Ausias March : En catalan - valencien
3. L'endemione d'Il Cariteo : Poésie en Italien écrite à Naples
4. Sifat al-Haj. C'est la relation d'un pèlerinage à la Mecque, écrite en arabe au début du XV^e par un musulman espagnol d'origine marocaine, avec traduction au castillan intercalée dans le texte arabe faite fin XVI^e ou début XVII^e par un « morisco » et copiée dans les deux langues vers le milieu du XVII^e par un « cristiano viejo ».
5. Tafsir del Mancebo de Arévalo: En Aljamiat aragonais.

Cette étoile, accrochée au plafond, surplombant les œuvres du XV^e siècle, devrait virevolter et lancer des reflets dans les couleurs verte, rouge et jaune pour attirer l'attention sur ce qui a été l'apex de la littérature dans la Couronne d'Aragon <> Sharq al andalus.



¹ Il est probable que le lecteur à la fin reste dans un état de perplexité quand au sujet. C'est normal, il serait trompeur de donner une vision simplifiée en éliminant les contradictions et zones d'ombre.